

L'Abille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Da 7 septembre 1908. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

Les Affaires Marocaines.

Le gouvernement français, qui est le mandataire des grandes puissances dans le Maroc, a très sagement agi en ne proposant pas de reconnaître Moulay-Hafid comme sultan légitime immédiatement après sa victoire sur son frère Abd-El-Aziz. Un des lieux tenus de ce dernier a, en effet, battu quelques jours après une partie des troupes du vainqueur, et remis ainsi la prépondérance en question.

Toutes les puissances signataires de l'acte d'Algésiras ont approuvé le gouvernement français d'attendre que les événements aient eu leur cours décisif avant de soulever la question de la reconnaissance de la souveraineté de Moulay-Hafid. Peu important, du reste, que le sultan ait été changé, puisque la politique marocaine ne devait pas être modifiée.

Les grandes puissances ont traité à Algésiras avec le sultan du Maroc, et non avec Abd-El-Aziz personnellement, et leurs représentants avaient bien conscience que le sultan du Maroc ne serait pas toujours le même. Il était donc peu important pour les puissances que le sultan légitime fut remplacé par son frère révoqué, mais il fallait attendre que la question de la prépondérance ait été réglée entre les deux sultans, et que Moulay-Hafid, en cas où il serait définitivement vainqueur, eût fermement acquis ses droits.

Alors, il serait temps pour les gouvernements de la France et de l'Espagne, qui ont reçu un mandat précis de l'Europe, de se mettre d'accord avec les puissances signataires de l'acte d'Algésiras pour entrer en relations avec le nouveau chef et discuter les conditions dans lesquelles il pourrait être reconnu comme le souverain légitime. Tous les gouvernements intéressés partageaient ces vues et approuvaient la politique d'attente adoptée par la France au lendemain de la défaite des troupes du sultan Abd-El-Aziz, quand, soudainement, l'Allemagne, qui n'avait aucun mandat, proposa de reconnaître Moulay-Hafid comme souverain légitime.

et lui envoyait un de ses conseillers, probablement pour le reconnaître en son nom. C'était trahir de propos délibéré l'intention que, jusqu'alors, avait donné de si heureux résultats, et en même temps porter atteinte à l'acte d'Algésiras qui a confié à la France et à l'Espagne un mandat parfaitement défini.

L'émotion fut grande, et la démarche de l'Allemagne fut désapprouvée et blâmée dans toutes les chancelleries. En même temps, tous les gouvernements se disposaient à soutenir la France, qui prétendait qu'elle seule avait le droit, avec le concours de l'Espagne, de prendre au nom des puissances l'initiative de la reconnaissance d'un nouveau sultan. Mais il parait, d'après des avis récents, que l'Allemagne n'a pas donné de suite à sa démarche impulsive auprès de Moulay-Hafid, de sorte que l'incident peut être regardé comme étant définitivement clos.

D'autre part, on prête à Abd-El-Aziz, l'intention d'abdiquer, ce qui simplifierait considérablement les choses.

Mort de M. Henri Becquerel.

Un remarquable savant, le troisième d'une illustre famille de physiciens, M. Henri Becquerel, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, vient de mourir soudainement au Croisic, où il était parti en villégiature, il y a quelques semaines, dès son élection au secrétariat perpétuel. Amère ironie des titres ! En un an, c'est le troisième secrétaire perpétuel que perd l'Académie des sciences : Marcelin Berthelot, Albert de Lapparent et Henri Becquerel, trois des plus éminents savants de cette grande compagnie.

Henri Becquerel avait à peine cinquante-six ans. Mais son allure vive, la plénitude et la netteté de son esprit lui donnaient l'aspect d'un homme de cinquante ans à peine. Et, de tous ceux qui l'ont vu partir, il y a quelques semaines, souriant, affable comme toujours, nul n'aurait pu penser qu'on ne le reverrait plus à cette Académie, dont il ne quittait la présidence que pour occuper le fauteuil voisin.

Fils du savant physicien, Edmond Becquerel, et petit-fils du célèbre César Becquerel, l'un des fondateurs de cette science de l'électricité qui a révolutionné la vie moderne, il s'occupait lui-même d'électricité et de magnétisme avant même sa sortie, en 1877, de l'Ecole des ponts et chaussées, où il était entré en sortant de Polytechnique. Ce fut, en effet, de 1876 à 1879 qu'il découvrit la polarisation rotatoire magnétique dans les gaz et qu'il en fit bientôt l'application à l'atmosphère terrestre.

Rien n'est plus remarquable que cette admirable étude de l'électricité, commencée vers 1830, par Faraday, qui publiait, en 1834, son fameux "Traité expérimental d'électricité et de magnétisme", et pour lequel pendant tout le siècle, et par le père, qui s'occupa spécialement de la constitution de la lumière électrique, de la conductibilité et des résistances électriques, de l'électrochimie et du magnétisme; par le fils, celui qui est mort récemment, et par le petit-fils, M. Jean Becquerel, assistant au Muséum, et qui est l'auteur de fort beaux travaux et d'importantes découvertes sur l'action du champ magnétique sur basses températures, et la théorie nouvelle des électrons. Presque toute une science fondée et constituée par la même famille ! En même temps qu'il s'occupait de recherches sur le magné-

tisme, Henri Becquerel commençait, en 1882, ses longues recherches sur la phosphorescence, qui devaient l'amener, par combinaison avec ses études sur l'électricité, les spectres d'émission et les rayons Röntgen, à cette admirable découverte des nouveaux rayons de l'uranium, que la science fut unanime à nommer "rayons de Becquerel".

L'éminent savant avait été élu membre de l'Académie des sciences, à trente sept ans, en 1889, en remplacement de Berthelot, devenu secrétaire perpétuel. Son grand-père n'était disparu de cette compagnie que depuis onze ans. Et son père, qui y entra en 1863, y devait rester longtemps encore. Elu professeur de physique au Muséum, en 1892, professeur à l'Ecole polytechnique, en 1895, Henri Becquerel publia, de 1886 à 1897, ses célèbres Mémoires: "Découverte des radiations invisibles émises par l'uranium et des phénomènes produits par ces radiations"; photographies au travers de corps opaques, décharges de corps électrisés.

C'était une nouvelle et superbe étape dans cette physique des fluides invisibles, en quelque sorte des agents occultes, qui est la gloire de la science du dix-neuvième siècle. On sait que ce furent les rayons de Becquerel qui conduisirent, quelques années plus tard, Mme Curie, puis le regretté Pierre Curie à la recherche et à la découverte des radiations analogues du radium. Et c'est cette initiative et cette coopération que devait consacrer le prix Nobel, partagé, en 1903, entre Henri Becquerel et d'autre part, M. et Mme Curie.

La gloire de ces savants était telle qu'à l'automne de 1905, quand le roi de Portugal vint à Paris, il demanda, on s'en souvient, que la démonstration des deux corps nouveaux lui fût faite par Henri Becquerel et Mme Curie, qui furent ainsi, pendant une heure, professeurs du roi.

Cette mort causera, chez tous les savants, en France comme au dehors, autant de consternation que de regrets.

Mourir pour la Patrie!

Les articles nécrologiques consacrés au regretté compositeur Louis Varney viennent de mettre fin à une légende qui, comme la plupart des légendes, était peu à peu devenue de l'histoire. Un des gros effets du "Chevalier de Maison-Rouge", le beau drame d'Auguste Dumas et d'Auguste Maquet, était la scène où les Girondins, groupés autour du cadavre de Valazé, entonnaient l'hymne fameux: "Mourir pour la Patrie!"

Dès le lendemain de la première représentation—1837—la légende était créée: "Cet hymne, paroles et musique, était authentiquement celui qui leur dernier banquet, chantaient les martyrs de la Gironde." Or, en 1793—à part les deux vers du refrain: empruntés au "Roland à Roncevaux" de Rouget de Lisle—les couplets viraient du "Chevalier de Maison-Rouge" n'avaient encore eu ni leur poète ni leur musicien. Ils sont contemporains de la pièce, et faits pour elle: les paroles, par Auguste Maquet, et la musique par Charles Varney, père de l'auteur des "Mouque-

taires au couvent" et de tant d'autres opérettes célèbres. Au moment où Dumas et Maquet taillaient leur drame dans un de leurs meilleurs romans, dont ils avaient pris—détail ignoré—l'idée première dans une nouvelle anglaise, Lamartine publiait son étude sur les "Girondins", qui produisit une réaction si violente dans les esprits. Ce mouvement parut bon à exploiter aux deux fondateurs du Théâtre Historique. Et ils introduisirent dans le "Chevalier de Maison-Rouge" les Girondins, qui ne figurent pas dans le livre, mais qui jouent dans la pièce un rôle assez considérable, quoique de deuxième plan.

Pendant quelques jours même, les affiches portèrent ce sous-titre: "Les Girondins". Mais les auteurs le supprimèrent bientôt, soit qu'ils ne le trouvaient pas assez justifié, soit qu'ils ne leur plût pas, comme l'affirment les mécontents, de faire une réclame à leur "bon ami" Lamartine.

Les Girondins ne sont plus les Girondins, sans leur chant historique ou légendaire. Les ayant introduits dans le drame, il fallait les faire chanter. Une manquant pas d'hymnes patriotiques agréables au refrain connu: "Mourir pour la Patrie!" On avait d'abord celui de Pancher-Valcour pour les paroles, et de Rouget de Lisle pour la musique. On avait encore celui, plus moderne, de Dumas. Mais il s'y trouvait des strophes dans ce style:

Victimes de la tyrannie, Dont la pupille les forçait, S'ils ont hélas! perdu la vie, Leur nom ne périra jamais!

C'était par trop mirifon. Enfin, Maquet prit le parti d'écrire lui-même les deux strophes que l'on sait, et qui sont devenues populaires. M. Varney, chef d'orchestre du Théâtre-Historique, eut mission d'y adapter un air nouveau.

Voilà donc éclairci ce point obscur de l'histoire contemporaine: les paroles connues du "Chant des Girondins" sont d'Auguste Maquet et la musique du maestro Varney, sauf peut-être les trois premières mesures de "Mourir pour la Patrie", les seules qui, dit-on, aient survécu de l'air primitif. Varney ne fut pas sans en tirer quelque gloire. Le "Chant des Girondins" fut, pour cet excellent homme, ce que fut "Guillaume Tell" pour Rossini. Lorsque, en 1848, on le nomma chef de musique de la garde nationale, ce chant devint le thème favori de son orchestre. Aimez vous les Girondins? On en a mis partout! Comme Maquet n'avait pas manifesté le même enthousiasme pour son œuvre préférée, il prenait un malin plaisir, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, à la faire exécuter sous ses fenêtres. Si la république avait eu la vie plus dure, l'infortuné collaborateur de Dumas serait devenu fou.

Le plus drôle de l'histoire, c'est que Dumas, par un de ces prodiges d'imagination dont il avait le secret—peut-être une reminiscence de jeunesse—trouvant, au contraire, fort à son goût la musique de Varney, se figura qu'elle était de son cru. Mais, comme il a toujours beaucoup plus usé de la clef des champs que de la clef de "sol", il se faisait renseigner en cachette sur les modulations, et, tandis qu'on répétait, il disait, d'un air entendu, à son chef d'orchestre: "Ici, vous seriez dû mettre un "si" bémol." Le malheureux musicien eût avec joie échangé son sublime plagiaire. On se demandera peut-être pourquoi Dumas et Maquet, au lieu de se donner la peine de trouver un hymne nouveau, ne prirent pas tout bonnement le "Marseillaise", qui jouissait alors de la

tolérance gouvernementale et se chantaient quotidiennement dans la rue. Dame! du moment qu'elle était permise, la "Marseillaise" n'avait plus de charme!

Le Maître de la Terre.

Le seul roman est celui de l'auteur. M. R. H. Benson vient de l'écrire, et M. T. de Wysewa l'a traduit.

L'hervéisme, dont on s'était moqué, aussitôt en France, en 1914, des mouvements populaires, qui aboutirent à des massacres. En Angleterre, le parti du travail domina au Parlement en 1917. En même temps, le "Time" cessa de paraître. La Chambre des Lords avait depuis longtemps perdu toute importance: toutefois, elle ne fut officiellement supprimée qu'en 1933. C'est par ces faits qu'on peut dater l'avènement du communisme. Pour ne considérer que l'histoire d'Angleterre, le bill des Industries nécessaires, qui nationalisait les principales entreprises, fut voté en 1947; les prisons furent réformées et la peine de mort abolie; la loi définitive de 1959 sur l'enseignement interdit toute instruction religieuse dans les écoles; enfin, l'hérétique fut supprimé; rien ne subsistait de l'ancien système.

La vie matérielle avait fait les plus beaux progrès. Les maisons s'élevaient en profondeur, revêtaient d'émail, éclairées à la lumière solaire artificielle, les planchers convertis de tapis d'abeilles; les trains aériens volaient à cent cinquante à l'heure; le silence universel; l'institution de l'euthanasie, rendait agréables la vie et la mort.

Les patries avaient disparu. Il s'était formé des Etats-Unis d'Europe, qui avec les Etats-Unis d'Amérique et l'Orient paraissaient constituer les trois principaux groupes humains. L'Afrique avait été partagée entre les puissances euro-

péennes. Le problème religieux était pareillement simplifié. L'Eglise d'Angleterre avait cessé d'exister en 1929, tout ce qui n'était pas athée étant revenu au catholicisme. Celui-ci, malgré les nouveaux assauts que la Bible avait eu à soutenir de la science allemande vers 1920, avait connu une courte période de splendeur. Mais après cette renaissance, il avait de nouveau perdu du terrain. Exclu de la vie publique, privé de ses églises, il avait été étroitement cantonné. On avait rendu Rome au Pape; et la ville, reconstruite au fond des temps, était devenue une singulière cité, surannée, fermée, où l'on voyait encore des voitures à chevaux, des loques tendues et des saints.

Un péril grave subsistait; on craignait une invasion de l'Orient. C'est alors que parut un jeune journaliste et orateur américain, Felsenburgh, linguiste extrêmement distingué, qui par la puissance de sa parole et par une séduction personnelle, donna l'Orient et amena sur le monde le règne de la paix universelle.

Aussitôt, l'humanité triomphante commença de s'adorer; une religion nouvelle fut établie, dont l'homme était le dieu; cette religion avait un culte et des fêtes, et partout les chrétiens furent persécutés. Dans cette extrémité, un nouvel ordre religieux surgit, l'ordre du Christ oraculé. Les membres, qui ne portaient aucun signe distinctif, ajoutaient aux trois vœux accoutumés le vœu de rechercher le martyr. Il surgit aussi, comme de toutes les persécutions, des énergumènes; quelques-uns firent partie de faire sauter le Par-

lement anglais; les gouvernements d'Europe, exaspérés, répondirent en faisant sauter Rome. Pas après, un reconquêteur général de l'humanité fut décidé: on exigeait de chaque homme son serment d'adhésion à la nouvelle religion de l'Humanité. Vains efforts! Un nouveau Pape était secrètement installé à Nazareth, et une nouvelle organisation, réduite mais solide, gouvernait l'Eglise. Enfin, un dernier jour, un traître on prit à Felsenburgh, devenu l'arbitre du monde, la résidence du dernier chef des chrétiens. Des vaisseaux aériens envoyés par tous les Etats s'assemblèrent de nouveau pour détruire ce dernier nid du christianisme. Déjà ils passaient au-dessus de Nazareth. Mais depuis quelque temps des phénomènes singuliers ensuaient annoncés la fin à des hommes moins aveugles; une chaleur terrible, insolite; une atmosphère épaisse; un ciel couleur de sang. Les météorologistes se querellèrent en vain. Au moment où Felsenburgh arriva au-dessus de Nazareth, "le monde passa, et toute sa gloire se changea en néant."

On ne sait si le livre a tout le mérite qu'annonce M. de Wysewa. Mais il est souvent tragique et toujours intéressant. Nous avons tellement accoutumé de regarder avec émerveillement les petits cantons que l'humanité conquiert dans l'univers, que notre vue ne se porte point sur les provinces qu'elle perd. Celles-ci sont immenses. C'est un grand bienfait d'avoir inventé des tapis d'abeilles. Mais la vie spirituelle a presque entièrement disparu. Qui dira que l'humanité a perdu en perdant l'usage de l'examen de conscience, du repentir et de la prière?

WEST END.

Le programme que donne West End pour la dernière semaine de la saison régulière et qui a été inauguré dimanche soir, est aussi intéressant qu'amusant. Le vaudeville est particulièrement attrayant. Il comprend les numéros de Sam Marks et Harry Keene, à la fois comédiens et chanteurs; de Miss Lucille Savoy, qui est douée d'une fort jolie voix et dont les chansons sont vraiment ravissantes; de Charles Schriever, un chanteur remarquable. Avec un concert de l'orchestre Lombardo et les vues du cinématographe le spectacle est aussi complet et varié qu'on puisse le désirer.

La Fête du Travail.

La Fête du Travail a été favorisée par du beau temps. Il n'y a eu qu'une légère averse dans l'après-midi, qui a été suivie d'un beau soleil et a rafraîchi l'atmosphère.

Les banques et les bourses étaient fermées, ainsi que des magasins. Des milliers de blancs ont continué le plus calme des dimanches au champ de courses du Park. La foule y a été aussi grande et aussi enthousiaste.

Un programme aussi varié qu'intéressant, comprenant des divertissements de tous genres, avait été préparé, et il a été exécuté de façon à satisfaire les plus difficiles.

Les courses ont, comme toujours, obtenu un grand succès, et ont fort intéressé les spectateurs. Le comité exécutif du Central Trades and Labor Council qui avait préparé cette fête, l'une des plus réussies qui aient données l'élément ouvrier dans notre ville, était composé comme suit:

Thomas White, président; C. B. Trotter, vice-président; George Booth, secrétaire aux minutes; John Bebler, secrétaire aux finances; George McPherson, J. Scherer, J. Peptide, P. Roth et C. W. Payne. Les ouvriers peints en grève ont donné un grand pique-nique au Southern Park. Les amateurs étaient nombreux et ils se sont montrés enchantés de l'excellent programme qui a été exécuté.

Le comité de la fête comprenait M. E. Durney, président; James McWalters, ex-officio; D. Clew, W. T. Collins, John Mayne, Collins Mayne, Collins Smith, P. Becker, George W. Dorman, A. Basile, M. Armbruster, W. J. Mahon, R. E. Payne et H. B. Stauffer.

Les ouvriers de couleur au nombre de plusieurs milliers et appartenant à diverses organisations, ont paré dans plusieurs rues de la ville.

La mairie lui ont dédié devant le maître et d'autres fonctionnaires municipaux, et à la Bourse du Cotton devant M. W. B. Thompson, président. Dans le centre de la ville de nombreux drapeaux avaient été arborés à l'occasion de la Fête du Travail. Matinée aujourd'hui.

Les Orchestres.

Au Tulane M. Albert Kirst et au Crescent M. Charles Maillet, les chefs d'orchestre de ces théâtres, ont préparé des programmes spéciaux pour la semaine d'ouverture, au grand plaisir des habitués qui ne ménagent pas leurs applaudissements.

L'orchestre de M. Kirst joue à chaque représentation une composition nouvelle intitulée le "Dixième Anniversaire", en l'honneur de la dixième saison au Tulane.

Au populaire Crescent le directeur musical Maillet fait exécuter avant le lever du rideau une marche très entraînante qui a pour titre "Back to Life", et que les auditeurs ont grandement appréciée dimanche et lundi.

THEATRES.

TULANE.

Au théâtre Tulane, franchement décoré et tout pimpant, Tim Murphy, Miss Dorothy Sherrad et nombre d'artistes de talent ont ouvert dimanche soir la saison 1908-1909 en jouant "Cupid and the Dollar", une ravissante comédie écrite par un jeune auteur dramatique plein d'avenir, M. Charles Jeffrey.

Cette œuvre dans laquelle l'amour et l'argent sont des facteurs importants, est pleine d'humour, d'intérêt et d'émotion, et justifie entièrement l'accueil enthousiaste qui lui a été fait partout en ces temps derniers.

Ses interprètes au Tulane ont été applaudis, acclamés et rappelés par une foule nombreuse, ce qui est du meilleur augure pour la saison qui commence.

CRESCENT.

Le colonel Thomas Campbell, qui dirige les deux théâtres de MM. Kisw et Elinger à la Nouvelle-Orléans, était enchanté dimanche soir de constater que le Crescent, comme le Tulane, était foulé dès la première représentation de la saison.

La salle, repeinte et nouvellement décorée, offrait un ravissant coup d'œil. Pas une place n'était inoccupée, et les artistes qui ont joué "Under Southern Skies" ont été brillamment félicités.

La pièce, quoique connue ici, d'ailleurs beaucoup plus au public, d'abord parce qu'elle est très intéressante, et ensuite parce que la troupe à laquelle elle est confiée, la joue avec un talent et un brio qu'on rencontre rarement.

"Under Southern Skies" va remplir la salle du Crescent toute cette semaine. Matinée aujourd'hui.

Feuilleton

DE L'ABEILLE DE LA N. O.

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

SEULE!

MODÈLE D'HONNEUR

Autre.

Lui aussi, il connaissait tous les détails de ce drame ancien

qui avait un moment passionné l'opinion publique.

Le baron de Breux, père d'Hubert de Breux, l'ami du marquis d'Orville, avait poursuivi de ses galanteries la comtesse de Frazé, sa belle-sœur, d'une beauté splendide alors.

Elle refusa de l'écouter. La légende rapportait que le baron, furieux, avait répondu à ses refus par des menaces et les aurait mis à exécution en faisant assassiner le comte de Frazé par un garde, dans une de leurs chasses, en simulant un accident.

Trois ans plus tard, la baronne, sœur aînée de madame de Frazé, était étendue, les uns disaient de consommation, les autres de chagrin.

Le baron de Breux, à la suite de ce drame ténébreux, avait vendu ses terres de la Mayenne pour se retirer à Paris, où il avait dissipé en partie une fortune assez importante dont son fils n'avait recueilli que des restes.

Toutes les tentatives du veuve pour se rapprocher de sa tante étaient restées vaines. Elle se retranchait dans la solitude comme dans ses ressentiments.

De longues années s'étaient écoulées. La venue du comte de Frazé avait vécu enfermé, cloîtré pour ainsi dire, dans sa terre de Sablaines.

Elle ne s'en éloignait guère que pour de courts séjours plu-

tôt de simples passages à Paris, où elle, descendant rue Madame, on des excursions lointaines qu'elle faisait l'été à l'étranger en Suisse souvent dans la Vénétie; ou au Tyrol.

Puis un jour, au retour d'un voyage qu'elle avait fait en Italie, avec sa femme de chambre, elle avait ramené une jeune fille d'environ douze ans, déjà forte et grande, qui depuis ne l'avait jamais quittée un seul instant.

Elle s'appelait Espérance. Les gens de Sablaines ne lui connaissaient pas d'autre nom. Mademoiselle Espérance passait pour la fille adoptive de la comtesse de Frazé.

Craintive d'abord, presque féroce ou du moins étrange, lors de son arrivée dans ce pays perdu au milieu des bruyères, des étangs et des bois, magnifique pour un jeune homme aimant les chevaux, les chiens, la pêche et la chasse, il était assez mélancolique pour une jeune fille vivant éloignée du monde, en compagnie d'une vieille dame et d'une institutrice de quarante ans, d'un dévot professeur et d'un apprenti morose et chagrin.

Cependant, elle avait eu, par sa grâce d'enfant heureuse dans ce milieu tranquille qui sans doute contrastait avec celui d'où sa bienfaitrice l'avait arrachée, apporter un rayon de soleil à la demeure où elle était entrée, une gaieté douce dans ces salons tristes et déserts, une chanson de

fauvette dans ce nid où elle avait été recueillie.

Au bout de quelques mois de séjour à Sablaines, elle s'était fait aimer de tous ceux qui venaient au château, de tous les serviteurs, des gardes, des métayers, des bûcherons qu'elle allait voir, montée sur son âne et suivie de deux chiens, qui galopèrent autour d'elle et parfois s'écartaient du sentier pour courir et harier après un lièvre ou un chevreuil qui partait devant eux.

Elle avait égayé l'antique manoir de sons de la harpe que la comtesse lui avait achetée à son passage à Paris et de sa mandoline dont elle jouait avec un brio de tzigane et un véritable talent.

D'où sortait-elle donc? Où avait-elle acquis ces talents inconnus de la plupart des enfants de son âge?

Quand parfois sa bienfaitrice l'emmenait à Paris passer quelques semaines dans son appartement de la rue Madame, aux environs de Saint-Sulpice, elle prenait des leçons de professeurs, de sa connaissance aussi des airs et des morceaux les plus célèbres des grands compositeurs italiens, qui se chantaient et se jouaient d'un bout à l'autre de cette patrie des arts, de Florence ou Milan jusqu'à Naples et Palerme.

Et quand ils lui demandaient

où elle les avait entendus et appris, elle répondait naïvement: Partout!

Où, elle était allée partout, nomade et voyageuse, vêtue modestement, maltraitée toujours, battue quelquefois, contrainte d'obéir à un maître qui lui donnait plus de coups que de caresses, couchant sur la litière des écuries et tendant sa sébile pour recevoir des sons qu'on lui jetait par pitié!

Elle avait rôdé par les chemins, pieds nus, souvent, traînant sa mièrre, en guenilles de couleurs crues et voyantes, des lambeaux le plus souvent, car à la suite de son oncle, Carlo Benconi, tombé dans la mièrre et la débauche la plus vile, elle avait eu à souffrir toutes les déboires, toutes les privations, toutes les détresses et souvent toutes les épreuves qui demeurent gravées dans sa mémoire d'enfant.

En un mot, elle avait connu tout ce qu'une jeunesse peut endurer d'épreuves sans mourir à la peine.

Elle avait dormi dans les huttes des bois, sous les grands arbres au bord des routes, mangé la croûte de pain amère et sèche qu'on arrose avec l'eau du ruisseau ou de l'ornière du chemin.

Et elle avait résisté à tout! Sa santé ne s'était pas altérée; son courage ne s'était pas abattu comme une bête fourbe, épuisée, expirante.

Sa grâce, son talent, lui venaient partout des anabanes qui la redressaient et lui rendaient des forces.

Mais un jour enfin, elle en avait assez, plus que sa nature de sensitive n'en pouvait supporter.

Alors elle avait secoué le joug. Elle avait pris la fuite pour échapper au tyran qui se révoltait pire qu'elle ne l'avait connu même dans ses plus mauvais jours et dans ses heures d'ivresse.

C'était par un magnifique soir d'été, à Desenzano, là où Marguerite Restaud, une quinzaine d'années plus tôt, avait passé quelques jours de sa courte lune de miel avec André d'Orville dont elle devait bientôt se séparer.

La saison des villégiatures dans les superbes régions de la haute Italie était des plus brillantes.

Les hôtels aux bords des lacs de la Lombardie regorgeaient de clients. Il y en avait de toutes les nations, Anglais, Allemands, Russes ou Français.

C'était aussi la saison des récoltes de menues monnaies pour les musiciens ambulants, bobèmes, napolitains et tziganes.

d'une angélique pureté, qui venait plusieurs fois chaque jour donner de longues dans la cour de cette pittoresque auberge, bâtie dans une situation admirable en face du lac de Garde et entourée de jardins remplis de fleurs, de tonnelles et de bosquets de roses.

L'enfant était accompagnée d'un homme au visage basané, aux yeux charbonneux, à la barbe noire, qui semblait la traiter durement.

Elle était vêtue d'une jupe courte à rayures et d'un corsage rouge qui sentait la mièrre. Cependant ni elle ni son compagnon n'étaient sans talent.

Il jouaient de la harpe et de la mandoline, tour à tour, et parfois l'homme chantait d'une voix de tenorino, une voix de tête, blanche et nasillard, des airs d'opéra ou des canzonettes napolitaines et florentines.

L'enfant l'accompagnait et faisait la queue. Son vent la recette était bonne. Alors l'homme s'en emparait et, laissant la queue seule, il disparaissait.

Où allait-il? Dans les cabarets des environs de Desenzano, où il s'enivrait effroyablement.

La fillette continuait ses concerts en plein air, mais de quel était sentie elle comble de tendresse sa sébile et donnait sa musique gratis à ceux qui venaient l'entendre.